

Consultado en:
<http://civilisations.revues.org/index272.html>
Fecha de consulta: 14/02/2012.

« *American Congo* »
Booker T. Washington,
l'Afrique et l'imaginaire politique noir américain

Ira DWORKIN
traduit par Pierre LANNOY (ULB)

Résumé : Cet article étudie la carrière de l'éducateur Booker T. Washington dans le contexte des relations transatlantiques entre les Afro-Américains et l'Etat indépendant du Congo. Bien que Washington soit surtout connu pour son œuvre aux Etats-Unis, l'article avance l'idée que ses initiatives relatives à l'Afrique – principalement son engagement au sein de la Congo Reform Association – étaient en convergence avec son programme domestique, et s'inscrivaient au sein d'une importante préoccupation afro-américaine pour l'Afrique au début du 20^e siècle. Cette préoccupation commune permet d'éclairer les filiations parfois complexes entre des personnalités apparemment aussi différentes que B. T. Washington, W. E. B. Du Bois, W. Sheppard et M. Garvey.

Mots-clés : Booker T. Washington, W. E. B. Du Bois, Afro-Américains et Etat indépendant du Congo, Congo Reform Association, William Sheppard.

Summary: This article examines the career of educator Booker T. Washington in the context of transatlantic relationships between African Americans and l'Etat indépendant du Congo. While Washington is best known for his work in the US, this article suggests that his work related to Africa – notably his involvement with the Congo Reform Association – was consistent with his own domestic program, and was part of widespread early 20th century African American interest in contemporary Africa. This shared interest casts a new light on the complex connexions between African American leaders such as B. T. Washington, W. E. B. Du Bois, W. Sheppard and M. Garvey.

Key words: Booker T. Washington, W. E. B. Du Bois, African Americans and the Congo Independant State, Congo Reform Association, William Sheppard.

Introduction

Bien avant que l'Etat indépendant du Congo ne devînt le point de ralliement des promoteurs internationaux des droits de l'homme au début du 20^e siècle, divers activistes et écrivains afro-américains invoquèrent le Congo pour décrire leurs propres expériences en matière d'exploitation économique, de violence raciale et d'exclusion politique. En 1895, Ida B. Wells, journaliste renommé et activiste anti-lynchage, décrivit le meurtre de deux de ses collègues à Memphis, dans le Tennessee, comme « une scène de sauvagerie choquante qui ferait honte au Congo » (Wells 1895 : 112). Un éditorial de 1907 du mensuel *Voice of the Negro* rappelait à ses lecteurs que ni le Congo ni les agressions russes antisémites n'étaient très éloignées : « Il y a des Congos et des Kishenevs dans notre propre pays, chez nous » (« More About the Congo » 1907 : 14-15). William Pickens, un officiel de la *National Association for the Advancement of Colored People* (NAACP), la plus grande organisation pour les droits civils des Noirs aux Etats-Unis, utilisa cette expression en 1921 pour décrire la situation dans la vallée du Mississippi (Pickens 1921 : 426-428). L'usage récurrent de cette comparaison transatlantique témoigne clairement du fait que les Afro-Américains s'identifiaient personnellement avec le sort de l'Afrique moderne.

L'usage de l'étiquette « American Congo », le « Congo américain », par Pickens n'était pas une référence furtive, mais était au contraire fréquent au sein des mouvements des droits civils et antiracistes dont la NAACP était le noyau. A partir de 1905, la NAACP organisa, à la suite du Mouvement Niagara, une série de réunions entre Afro-américains. W.E.B. Du Bois, le premier Afro-américain à obtenir un titre de docteur de l'Université Harvard et un des fondateurs de la NAACP, fonda le Mouvement Niagara en opposition aux politiques de l'éducateur Booker T. Washington, le leader afro-américain le plus connu au début du 20^e siècle, partisan de l'éducation industrielle et agronomique, de la ségrégation sociale, et de l'amélioration douce. L'opposition entre Washington et Du Bois est devenue la forme paradigmatique du débat divisant le leadership afro-américain de cette époque. On a souvent souligné le contraste entre l'insistance de Washington sur le Sud et l'internationalisme de Du Bois (qui organisa la Pan-African Conference de 1900 à Londres), mais on a par contre sous-estimé leurs points communs, qui pourtant jettent une lumière tout aussi importante sur les traditions intellectuelles afro-américaines. Ainsi, Washington s'impliqua dans la question du Congo de plusieurs façons, que cet article va s'efforcer d'exposer. Son engagement envers l'Afrique fut une partie importante de sa célèbre carrière, et constitue une illustration des diverses modalités par lesquelles les Afro-Américains ont conçu et présenté leur situation politique transatlantique et nationale.

Booker T. Washington chez lui

On associe généralement le nom de B.T. Washington à Tuskegee et à sa philosophie pédagogique prônant un progrès racial graduel par le développement industriel local; son implication dans la question du Congo, quant à elle, est largement méconnue en regard des autres aspects, plus célèbres, de sa carrière nationale. Or, au moment où le mouvement de protestation contre le régime brutal du roi Léopold II en Afrique centrale gagna une

certaine visibilité aux Etats-Unis, Washington descendit dans l'arène en devenant vice-président de la *Congo Reform Association* (CRA), une organisation fondée en Angleterre en 1903 par E.D. Morel pour promouvoir la réforme des politiques en vigueur au sein du royaume africain de Léopold.

La biographie de Washington illustre bien l'histoire de l'éducation dans les milieux afro-américains de l'époque suivant l'abolition de l'esclavage. Washington naquit esclave en 1856 et fit ses études à l'Institut Hampton en Virginie, où il travailla comme enseignant après avoir obtenu son diplôme. L'Institut Hampton promouvait l'éducation technique et professionnelle par opposition à l'éducation universitaire, une des questions sur laquelle Du Bois croisa le fer avec Washington. Hampton devint le modèle sur lequel Washington fonda en 1881 l'Institut de Tuskegee en Alabama, dont il fut le directeur jusqu'à sa mort en 1915.

Bien que ses prétentions soient à cette époque purement locales, Tuskegee apparaît comme le produit non seulement de la scène nationale américaine mais également d'une période marquée au niveau international par un « impérialisme social », dont l'historien britannique Eric Hobsbawm dit qu'il est « l'expansion coloniale envisagée comme moyen de diminuer le mécontentement des masses » (Hobsbawm 1989 : 96). Le travail charitable qui se développait sur le campus de Tuskegee en Alabama était rendu possible par la politique de l'Institut envers les communautés noires extérieures, qu'approuvaient par ailleurs ses donateurs blancs. Parmi les personnes entourant Washington qui prirent conscience de ces connections, figure notamment Robert E. Park, qui devint plus tard le célèbre sociologue de l'Université de Chicago. Dans une lettre qu'il adresse à Washington en 1905 au sujet d'une invitation à venir assister en Belgique au Congrès sur l'Expansion Economique, Park fait la recommandation suivante : « Je crois que cela vous donnera une occasion de dire quelque chose, tant au sujet de votre établissement scolaire qu'au sujet de notre système colonial, qui soit plus fondamental que ce qui a été déclaré jusqu'ici. La différence entre notre système colonial et les autres consiste en ceci que nous préparons les peuples que nous gouvernons à la citoyenneté, que ce soit aux Etats-Unis ou dans le cadre d'états indépendants » (Harlan 1966 : 451). Park considère ainsi les objectifs de « votre établissement » (l'Institut de Tuskegee) et ceux de « notre système colonial » (expression qui désigne la politique coloniale américaine) comme étant convergents. Une telle compatibilité est d'ailleurs consubstantielle au succès de Tuskegee et à l'efficacité de Washington. Le colonialisme américain est ici posé en contre-modèle aux réalisations européennes, et spécialement à la brutalité du roi Léopold qui accueille le Congrès Economique en question.

Cette invitation est postérieure à la prise de position publique de Washington dans le débat qui émergea au sujet du Congo, lorsqu'il publia un article dans la revue *Outlook* d'octobre 1904 intitulé « *Cruelty in the Congo Country* ». La rédaction de ce texte fut d'ailleurs à l'origine d'une relation de plus de dix ans avec Park. Dans cet article, Washington s'explique sur sa décision de joindre sa voix à la protestation à l'égard de l'Etat indépendant du Congo : « Ma préoccupation pour la race à laquelle j'appartiens, ainsi que pour le progrès de la cause de l'humanité indépendamment de toute race, est l'excuse qui m'amène à discuter un sujet auquel je n'avais pas jusqu'ici consacré d'article dans la presse » (Washington 1904 : 8 : 85). La déclaration de Washington utilise l'identification raciale comme point d'entrée, avant de reconnaître l'importance générale de l'Etat indépendant du Congo comme enjeu en matière de droits humains. D'un point de vue rhétorique, Washington se montre capable de relier son identité raciale à une vision

essentiellement non raciale de la justice, dans laquelle les Afro-Américains occupent une position d'avant-garde en matière de lutte pour les droits de l'homme partout dans le monde.

Bien que s'étant décrit lui-même comme appartenant à ce mouvement humaniste au sens large, Washington n'en abandonne pas pour autant toute question d'intérêt personnel. Dans le deuxième paragraphe de son article, il écrit : « L'oppression de la race de couleur en n'importe quelle partie du monde signifie, tôt ou tard, l'oppression de la même race en un autre lieu » (Washington 1904 : 8 : 86). Il ne fait donc pas seulement qu'étendre les relations sociopolitiques entre les membres de la diaspora africaine, mais il reconnaît également la dynamique transatlantique de la justice raciale. Il est conscient que son implication dans cette agitation internationale a des échos aux Etats-Unis, tout comme il admet que l'influence de Tuskegee s'étend au-delà des frontières américaines. L'expression du « Congo américain », propre à Pickens, situe la lutte afro-américaine sur la même scène que les campagnes mondiales pour les droits humains et contre les excès de l'impérialisme.

En 1909, après trois décennies de travail à Tuskegee, Washington exprima son intérêt général pour l'Afrique dans un texte intitulé « The African at Home » :

Lorsque j'étais étudiant à l'Institut Hampton, en Virginie, une de mes ambitions, d'ailleurs partagée par de très nombreux étudiants noirs avant et depuis ce moment, était de me rendre un jour comme missionnaire en Afrique. Je pensais que j'avais acquis à Hampton un type de connaissance qui aurait pu s'avérer particulièrement utile pour les autochtones africains, et il me semblait que ma préoccupation pour les gens de là-bas, aussi vague et indéfinie fût-elle, pourrait d'une manière ou d'une autre m'aider et m'inspirer dans mon projet de les amener à un niveau supérieur de civilisation.

Après mon arrivée à Tuskegee, j'abandonnai toute ambition de me rendre en Afrique. Néanmoins, il ne m'a pas fallu longtemps avant d'être convaincu que je pouvais, peut-être, me rendre plus utile par le travail que j'étais en mesure de fournir dans ce pays et qui consistait à former les étudiants africains venus aux Etats-Unis pour l'accomplissement des tâches que je voulais moi-même accomplir et à envoyer comme enseignants et travailleurs auprès des populations indigènes des hommes et des femmes de Tuskegee rompus à nos méthodes (Washington 1969 : 36-37).

Par l'intermédiaire de ses écrits, de ses discours et du modèle Hampton-Tuskegee, Washington influença de nombreux Africains, attirés par son style d'éducation professionnelle.

William Henry Sheppard, un étudiant de Washington missionnaire au Congo

Bien que Washington lui-même ne se soit jamais rendu en Afrique, un de ses anciens étudiants, William Henry Sheppard, la visita. Missionnaire presbytérien afro-américain, Sheppard était un des co-fondateurs de l'*American Presbyterian Congo Mission* (APCM) et travailla au Congo de 1890 à 1910, en compagnie de son épouse, Lucy Gantt, pour une grande partie de cette période. Ils arrivèrent en Afrique à l'époque où l'Etat indépendant du Congo était un domaine personnel de Léopold II. En tant que missionnaire, son objectif explicite n'était pas l'activisme politique, bien que ce soit certainement en ce domaine qu'il laissa le plus grand héritage. Le rapport d'enquête qu'il rédigea en 1899 fit de lui le premier témoin oculaire occidental à rapporter les atrocités commises par

les agents de Léopold II au nom de la production du caoutchouc. En 1909, William Sheppard fit les gros titres : il était attaqué en justice pour avoir signé un article dans le *Kassai Herald*, la revue trimestrielle de la mission, dans laquelle il avait exposé les méfaits des « compagnies commerciales autorisées » (Sheppard 1908 : 282). Son procès, auquel assistèrent des agents consulaires américains et britanniques de haut rang, devint un événement international qui fut largement couvert par la presse confessionnelle et non-confessionnelle. Mais même son retentissant acquittement ne put sauver sa carrière. En 1910, le harcèlement croissant des missionnaires activistes mit un terme effectif aux activités de plusieurs missionnaires afro-américains, dont les Sheppards.

Les travaux de Sheppard ont certainement influencé Washington ; il cita son ancien étudiant dans son texte « Cruelty in the Congo Country » (Washington 1904 : 88-89). Mais Sheppard lui-même était influencé par quelques personnalités, tel E.W. Blyden, qu'il avait rencontrées à Hampton. Originaire de St. Thomas des Antilles, Blyden rejoignit le Liberia où il travailla comme éducateur ; en 1882, il prononça un discours à Hampton alors que Sheppard y séjournait. On peut voir en Hampton ce qui fait le lien entre l'intérêt pour l'Afrique dans cette génération d'intellectuels noirs et celle du 20^e siècle, incluant Washington et d'autres. Sheppard n'était ni un initiateur ni une exception. En 1890, alors qu'il voyageait au Congo (et par hasard l'année même où Joseph Conrad y rassemblait des données pour son ouvrage *Au cœur des ténèbres*), George Washington Williams, un éminent historien afro-américain, y menait une mission de recherche. Williams a présenté les résultats de ses investigations sur le Congo dans ses écrits et ses interventions dès la Conférence de Berlin de 1884-1885, laquelle établit, avec l'aval européen, la domination de Léopold II sur le Congo. Même si Sheppard et ses confrères faisaient partie d'une tradition aux racines profondes, ils ont prolongé (et transformé) cette tradition en influençant les générations ultérieures.

Bien que William Sheppard ne soit pas très connu aujourd'hui, il exerça de son vivant une large influence. Une de ses réussites les plus durables consista dans la diffusion d'informations au sujet de l'Etat indépendant du Congo auprès d'un large public américain. Aujourd'hui, il existe bien davantage de recherches sur les rapports entre les Afro-Américains et l'Afrique de l'ouest, l'Afrique du Sud ou l'Ethiopie qu'il n'y en a au sujet du Congo¹. Or, au début du 20^e siècle, le Congo était pourtant un noeud des réseaux transatlantiques noirs, même si ce fait devint un domaine négligé de la recherche pour les générations ultérieures. Pourtant, en étudiant le Congo, la carte des échanges entre l'Afrique et les Etats-Unis s'élargit. Par exemple, Mark Twain, l'auteur des *Aventures de Huckleberry Finn*, considéré comme un des plus importants écrivains américains, cite Sheppard dans son pamphlet satyrique, *King Leopold's Soliloquy (Le soliloque du Roi Léopold)*, qu'il publia pour soutenir l'action de la CRA (Twain 2004 : 28 ; 1905 : 672). Twain fut un des vice-présidents de l'Association, poste que Conrad avait quant à lui refusé d'occuper. Washington, qui ne se rendit jamais en Afrique, accepta lui aussi un poste de vice-président, prenant ainsi un rôle actif dans le mouvement de réforme

1. Pour quelques exemples récents, on pourra consulter : L. Sanneh, *Abolitionists Abroad : American Blacks and the Making of Modern West Africa*, Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press, 1999 ; J. T. Campbell, *Songs of Zion : The African Methodist Episcopal Church in the United States and South Africa* (1995), Chapel Hill, North Carolina, University of North Carolina Press, 1998 ; et S. Gish, *Alfred B. Xuma : African, American, South African*, New York, New York University Press, 2000.

de Congo plus de dix ans après que Conrad, Williams et Sheppard aient foulé le sol congolais pour la première fois. L'intérêt de Washington pour le Congo émergea, comme chez Williams et Sheppard, de la combinaison d'une identification raciale et d'un outrage moral. Bien qu'une empathie raciale traverse implicitement le travail tant de Williams que de Sheppard en Afrique, aucun d'eux n'était initialement pleinement conscient des méfaits de Léopold. Par contre, lorsque qu'il s'impliqua dans le mouvement de réforme du Congo, en 1904, Washington avait bien conscience de la brutalité qui s'y exerçait. De ce point de vue, la relation de Washington avec le Congo diffère substantiellement de celles de Williams ou de Sheppard dans la mesure où il était bien informé, par le travail même de ces prédécesseurs, au sujet des atrocités qui s'y développaient, même sans y avoir mis les pieds.

Booker T. Washington et la mobilité

La décennie qui sépare les premiers voyages de Williams et de Sheppard au Congo et l'implication de Washington dans le mouvement de réforme du même Congo fut une période où les opportunités se firent plus rares pour les Afro-Américains. Aux Etats-Unis, comme le nota l'historien Rayford Logan dans *The Betrayal of the Negro : From Rutherford B. Hayes to Woodrow Wilson*, la période 1877-1919, soit la période comprise entre la fin de la Reconstruction (consécutive à la Guerre de Sécession) et l'entrée dans la première Guerre Mondiale, fut une période où les Afro-Américains eurent à endurer une ségrégation croissante, une perte de leurs droits politiques et des lynchages, contrebalancés par des ouvertures politiques occasionnelles pour certains leaders, tel Booker Washington. Dans cette même période, que Logan qualifie de « nadir », les occasions pour les Afro-Américains de voyager en Afrique se firent également plus rares. Lorsque Sheppard quitta le Congo en 1910, les missionnaires afro-américains avaient été exclus des missions pastorales à la demande expresse des administrateurs coloniaux européens. Ce mouvement fait de la période du « nadir » un temps de répression accrue et d'opportunité déclinante pour les Afro-Américains non seulement aux Etats-Unis mais également à l'étranger.

Dans ce contexte d'immobilité grandissante, Washington en vient à rationaliser le fait qu'il ne voyagea jamais en Afrique en le présentant comme une décision prise de son plein gré. Mais, pour d'autres, la vérité est à chercher ailleurs. Dans les années 1890, alors qu'elle était encore étudiante, Mary McLeod Bethune, qui devint une enseignante renommée et présidente de collège, se porta candidate au bureau de la mission presbytérienne pour partir en Afrique; mais, dans un climat changeant, sa candidature fut refusée (Holt 1964 : 45). Bethune répondit à ce refus par un engagement personnel dans le Sud américain en tant qu'éducatrice, tout comme le fit Washington. La suite donnée par Bethune à sa carrière avortée au Congo illustre les ambitions décrites par Washington dans son texte « The African at Home ». Dans un contexte où les possibilités de voyage s'amenuisaient, les activistes tels que Washington et Bethune se réorientèrent eux-mêmes vers la scène intérieure. Quant à Sheppard, après avoir passé deux décennies au Congo, sa carrière emboîta le pas à celle de Washington. Ainsi, en 1911, après son retour aux Etats-Unis, il partagea l'affiche avec son ancien maître de Hampton lors d'une tournée de conférences.

Washington admet d'ailleurs le fait que sa relation avec l'Afrique fut transformée par l'immobilité qui réduisit à néant son « ambition » de se rendre sur ce continent. Dans « L'Africain chez lui », qui est repris comme un chapitre de son ouvrage *The Story of the Negro*, il justifie cette immobilité en arguant du fait qu'il pourrait être plus utile pour l'Afrique en travaillant aux Etats-Unis. A tout le moins, on peut donc dire qu'il applique le conseil qu'il donna lui-même dans son fameux discours de 1895 à Atlanta lors de l'Exposition des Etats producteurs de coton : « Cast down your bucket where you are », « Descendez votre baquet là où vous êtes »² (Washington 1903 : 194). La décision de Washington de descendre métaphoriquement son propre seau « chez lui » devient alors un acte représentatif de toute *L'Histoire du Noir*, ouvrage dans lequel il décrit sa vie comme typique du destin de tout le peuple noir, comme l'indique d'ailleurs le sous-titre de son livre : « The Rise of the Race from Slavery », « La Race s'élève de l'esclavage ». En d'autres termes, la vie de Washington devient « L'Histoire du Noir », qui est une histoire « à la maison », une histoire nationale, et une histoire d'immobilité. « The African at Home » fut un texte majeur ; en plus d'ouvrir l'ouvrage *L'Histoire du Noir*, il fut publié simultanément dans *Outlook* et dans le *Colored American Magazine*, deux publications prestigieuses largement répandues parmi les lectorats blancs et noirs, respectivement (Washington 1909b ; Washington 1909a). La continuité que l'on peut observer entre « The African at Home » et le discours de 1895, généralement désigné comme le « Compromis d'Atlanta » étant donné son ton résolument conciliateur, transforme la pensée de Washington en un *ethos* de l'immobilité – une dimension centrale de ses vues concernant tant l'Afrique que, significativement, les Etats-Unis.

Bien que dans son discours d'Atlanta, qui constitua d'ailleurs une pièce centrale de son autobiographie intitulée *Up from Slavery : an Autobiography* (1901), traduite en français dès 1903 sous le titre *L'autobiographie d'un nègre*³, Washington ne fait aucune mention de l'Afrique, il reconnaît néanmoins que le sort des Afro-Américains aux Etats-Unis subit l'influence de forces globales :

A ceux de ma race qui comptent sur l'émigration en pays étranger pour améliorer leur sort, ou qui n'apprécient pas à sa juste valeur l'importance qu'il y a à cultiver des relations amicales avec le blanc du Sud, leur proche voisin, je dirai : « Descendez votre baquet là où vous êtes » [...].

2. Cette célèbre citation mérite une explication : afin de bien faire saisir son propos par l'assemblée devant laquelle il parlait, Washington raconta cette fable :

« Un vaisseau perdu en mer pendant de longs jours soudain découvrit un navire ami. Aussitôt, au mât du vaisseau en détresse, apparut un signal : « De l'eau, de l'eau, nous mourons de soif ! » La réponse du navire ami ne se fit pas attendre : « Descendez votre baquet là où vous êtes ». De nouveau, le signal : « De l'eau, de l'eau, envoyez-nous de l'eau » partit du vaisseau en détresse. Il reçut la même réponse : « Descendez votre baquet là où vous êtes ». Et une troisième, une quatrième fois le même appel rencontra la même réponse : « Descendez votre baquet là où vous êtes ». Le capitaine du vaisseau, obéissant enfin à ces invitations, descendit son baquet qui remonta rempli de l'eau fraîche et scintillante des bouches de l'Amazone » (Washington 1903 : 194).

Après avoir terminé ce récit imagé, Washington s'adressa directement à « ceux de [s]a race » puis à « ceux de race blanche » en leur donnant son plus célèbre conseil : « Descendez votre baquet là où vous êtes », c'est-à-dire précisément là où ils vivaient, dans le Sud.

3. La traduction de *Up from Slavery*, signée par Othon Guerlac, fut publiée aux éditions Plon à Paris en 1903 ; l'ouvrage a été réédité en 1961 sous le titre *L'autobiographie d'un noir*, mais avec un contenu inchangé. Les passages cités dans cet article proviennent de la première édition.

A ceux de race blanche qui comptent, pour la prospérité du Sud, sur l'immigration d'hommes de naissance, de langue et de coutumes étrangères, je répéterais, si on me le permettait, ce que j'ai dit déjà aux hommes de ma race : « Descendez votre baquet là où vous êtes » (Washington 1903 : 194-195).

En recourant à la forme conditionnelle pour s'adresser à son public blanc – « si on me le permettait » –, Washington reconnaît la diversité de ses auditeurs et les frontières qu'il transgresse ironiquement en leur parlant. Dans un discours qui s'adresse simultanément aux Noirs et aux Blancs, son message devient national par quintessence : « Descendez votre baquet là où vous êtes ». Depuis son estrade, il se positionne ainsi non seulement contre une émigration des Afro-Américains vers l'Afrique mais aussi contre une migration intérieure vers le Nord américain. De même, en faisant une allusion au spectre des « grèves et des guerres ouvrières », il dénigre les immigrés européens qui, à son avis, viennent rivaliser avec les Afro-Américains sur le marché du travail (Washington 1903 : 195). Son message, prônant une conciliation entre les Noirs et les Blancs dans le Sud, se fonde en définitive sur l'intégrité nationale des Etats-Unis, contraire tant à un exode des Afro-Américains qu'à une arrivée massive d'immigrants étrangers.

La philosophie de l'immobilité dont témoigne Washington va marquer sa carrière publique eu égard à l'Afrique et à sa relation avec la modernité. Bien qu'il se rendît à trois reprises en Europe, l'intérêt de Washington pour l'Afrique fut limité par une série de tentatives avortées de se rendre sur le continent. En 1905, après un an d'exercice en tant que vice-président de la CRA, Washington fut la cible du roi Léopold II. Ce dernier engagea les services de Henry I. Kowalsky, un avocat de San Francisco aussi célèbre que sans scrupule, afin de persuader Washington, considéré alors comme une des voix les plus influentes de la CRA, de venir visiter en personne l'Etat indépendant du Congo. Il faut laisser à Washington le mérite d'avoir sèchement repoussé les offres insistantes de Kowalsky – qui lui promettait un accès illimité à l'ensemble du territoire ainsi qu'un compte de dépenses (plus clairement : des pots-de-vin). Dans des circonstances moins compromettantes, Washington envisagea sérieusement un séjour en Afrique. Deux ans auparavant, Washington se vit offrir par les autorités coloniales britanniques en Afrique du Sud un poste de conseiller pédagogique dans l'Etat libre d'Orange et ailleurs. Il considéra cette offre bien plus sérieusement que celle qui le conviait au Congo, mais il finit par la décliner après avoir consulté le Président Théodore Roosevelt (Harlan 1966 : 448). La destination que Washington considéra le plus sérieusement fut sans doute le Libéria, pays pour lequel il fit du lobbying aux Etats-Unis. En 1908, le Libéria connaissait une crise intérieure engendrée par un endettement important et par des menaces imminentes en provenance des colonies européennes voisines. Au début de l'année 1909, au moment même où il était prévu que Washington mène au Libéria une délégation désignée par le Secrétaire d'Etat américain Elihu Root, le Président William Howard Taft demanda à Washington de l'aider et de le conseiller pour la phase de transition présidentielle. Le secrétaire personnel de Washington, Emmett J. Scott, le remplaça à la tête de la délégation, ce qui ne manqua pas de décevoir les hôtes libériens. Cependant, malgré l'absence de Washington, cette initiative diplomatique amena les Etats-Unis à annuler certaines dettes du Libéria et à lui donner un statut de protectorat – statut que Washington considérerait comme souhaitable face à la perspective d'une colonisation imminente du pays par les Européens.

Dans cette affaire du Libéria, le statut de « représentant de la race noire » – dont Washington se prévaut en ouverture de son discours d'Atlanta – l'empêcha de se rendre en Afrique : l'épisode évoque une sorte de mobilité confinée qui converge avec le paradigme du « modernisme métisse » (*mulatto modernism*) que décrit le spécialiste littéraire Houston A. Baker, Jr., dans son ouvrage *Turning South Again : Re-Thinking Modernism/ Re-Thinking Booker T.* (Washington 1903 : 192, Baker 2001 : 33-34). Dans son important livre de 1987 intitulé *Modernism and the Harlem Renaissance*, Baker envisage le discours de Washington à Atlanta en septembre 1895 comme l'événement le plus symbolique du modernisme afro-américain. Dans *Turning South Again* (Baker 2001), il tente de revoir son interprétation de la modernité noire en général et de Washington en particulier en proposant une distinction entre le « modernisme métisse » et l'« afro-modernité ». La première catégorie, dans laquelle il inclut Washington, repose sur l'idée de « l'élévation (*uplift*), la traduction de l'accomplissement individuel et bourgeois en impératifs doctrinaux et pédagogiques pour les masses noires » (Baker 2001 : 34). L'investissement individualiste de Washington dans sa propre figure, celle du « modernisme métisse » qui rendit possible nombre de ses prouesses, enferma sa mobilité et le prévint de tout voyage vers l'Afrique.

Les influences de B. T. Washington parmi ses contemporains

Les positions philosophiques de Washington sur l'individualisme et l'immobilité trouvèrent un écho auprès de plusieurs leaders anticoloniaux. Les arguments de Washington au sujet du Sud américain s'opposent largement à l'interventionnisme du Nord. C'est ici que l'on remarque l'étonnante portée de l'œuvre de Washington, qui attire l'attention de nationalistes tels que Marcus Garvey, qui entretint un commerce épistolaire avec Washington depuis sa demeure en Jamaïque. Washington se montre encourageant dans une de ses réponses : « J'espère que lors de votre venue en Amérique vous passerez à Tuskegee pour y constater par vous-même ce que nous acharnons à faire au profit des jeunes hommes et femmes de couleur du Sud » (Washington 1914 : 13 : 133-134). Garvey, à la tête de l'*Universal Negro Improvement Association* (UNIA) basée à New York, qui vers 1920 devint le mouvement populaire le plus important parmi les Afro-Américains, voit dans les écrits de Washington un modèle pour la construction d'institutions indépendantes propres aux personnes d'origine africaine. Assez paradoxalement, ce sont les idées de Washington au sujet des Etats-Unis, plus que ses positions explicites au sujet de l'Afrique, qui ont attiré la sympathie de son public en diaspora. Ainsi, ses idées ont beaucoup voyagé, mais non sa personne physique (du moins en ce qui concerne l'Afrique).

Le legs africain de Washington se retrouve surtout dans son extraordinaire influence parmi une génération de leaders africains anti-coloniaux, qui virent dans ses plaidoyers conservateurs en faveur de la ségrégation sociale un principe d'action facilement transposable dans le cadre du nationalisme anti-colonialiste. Le biographe de Washington, Louis R. Harlan, résume les motifs de cet attrait : « Le concept séparatiste qui constituait le conservatisme de Tuskegee dans le contexte américain devint un nationalisme radical dans le contexte africain » (Harlan 1966 : 461). De nombreux leaders africains du début du vingtième siècle correspondirent avec Washington, et plusieurs personnalités importantes furent formées à Tuskegee selon le modèle décrit dans « L'Africain chez lui ». Pour les Africains du Sud, Tuskegee jouissait d'un attrait particulier. Le Révérend John L. Dube, un disciple de Washington formé aux Etats-Unis au Collège Oberlin, fonda

l'Ecole Professionnelle Chrétienne Zoulou à Natal. Davidson D.T. Jabavu, qui passa trois mois à Tuskegee après avoir obtenu son diplôme de l'Université de Londres, fonda le Collège des Natifs d'Afrique du Sud à Fort Hare. De son côté, Pixley Ka Isaka Seme, un Zoulou diplômé de l'Université de Columbia à New-York, fonda le Congrès National Africain (ANC), et cela après avoir visité Tuskegee lors de son séjour aux Etats-Unis. Seme bénéficia de financements en provenance de Tuskegee et de Washington, même si la rencontre des deux hommes à Londres en 1910 fut plutôt tendue (Harlan 1966 : 464). Seme le radical fut en effet déçu par Washington le conservateur, dont il était pourtant un fervent admirateur jusque là. Cette déception de Seme montre à quel point les écrits de Washington et de l'Institut de Tuskegee avaient un pouvoir de séduction bien plus développé que ce dernier n'en avait en personne. Son autobiographie, *Up from Slavery*, fut traduite dans de nombreuses langues européennes ainsi qu'en Zoulou, Marathi et Telougou, et connut une très large diffusion (Harlan 1966 : 459; Harlan 1983 : 278). L'ouverture et la flexibilité de l'idéologie de Washington, telles qu'en témoignent la structure de Tuskegee ainsi que ses écrits et ses discours, furent les atouts les plus importants de son influence en Afrique.

En fait, on peut dire que l'idéologie locale de Washington exprimée tout au long de sa carrière de figure nationale inclut de manière implicite une perspective internationale en matière raciale. La relation, sous-estimée, que Washington entretenait avec l'Afrique constitue un contrepoint à son insistance répétée sur les stratégies locales d'avancement racial. Le vocabulaire tranchant de son discours de défense insulaire du Sud a fait oublier le caractère décalé de sa rhétorique et de son action internationale. Grâce en grande partie au travail de Harlan, la distance qui sépare le personnage public de Washington et ses manœuvres de coulisse est maintenant bien connue. Par exemple, Washington se prononça publiquement en défaveur d'une action judiciaire à l'encontre de lois électorales discriminatoires votées en Louisiane, tout en finançant secrètement cette action (Harlan 1972 : 298). Sa fière défense de l'autonomie du Sud, qui frise l'anti-impérialisme, est rendue moins claire par ses incessantes collaborations avec les grandes figures et institutions du Nord. De manière similaire, l'accent mis sur la question du Sud dans ses écrits et discours les plus célèbres a eu tendance à mettre dans l'ombre ses intérêts internationaux, dont par exemple son engagement relatif à l'Etat indépendant du Congo. En fait, sa rhétorique domestique couvrait délibérément la dimension transatlantique de son action. Ses contemporains et ses commentateurs savants ont adopté cette même tendance. Mais situer Washington au sein de ces discours internationaux (dont il chercha à se dissocier si franchement) est utile dans la mesure où cela permet une compréhension plus nuancée des traditions intellectuelles noires.

W.E.B. Du Bois et la culture politique afro-américaine

Si l'attention portée par Booker T. Washington sur l'Afrique est généralement ignorée, l'intérêt de W.E.B. Du Bois pour cette même Afrique pendant cette période est souvent envisagé comme « mythique ». Dans son important ouvrage intitulé *L'Atlantique noir : modernité et double conscience*, Paul Gilroy interprète les premiers écrits de Du Bois, y compris *The Souls of Black Folk*, de la manière suivante :

L'analyse [qu'ils proposent] s'enracine si profondément dans l'histoire du Nouveau Monde après l'esclavage qu'il est devenu difficile pour Du Bois d'intégrer l'Afrique contemporaine dans sa conception de la modernité. L'Afrique émerge

à la place comme une contrepartie mythique à la modernité des Amériques – un symbole moral agissant par le biais d'objets raffinés aperçus brièvement dans la collection africaine de l'université de Fisk, mais largement absents du récit de Du Bois, laissant un espace vide et douloureux entre ses manifestations locales et globales de l'injustice raciale. (Gilroy 2003 : 158).

L'analyse de Gilroy est typique des interprétations courantes au sujet des activistes, artistes et intellectuels afro-américains de l'époque, dont on envisage généralement les relations avec l'Afrique comme principalement symboliques. Contrairement à cette vue, il faut admettre que Du Bois fut influencé pour une grande part par les mêmes réseaux transatlantiques, dont on perçoit ainsi l'impressionnante portée.

Un des liens entre les deux hommes n'est autre que Sheppard, l'ancien élève de Washington. En mai 1915, celui-ci fut désigné comme « L'Homme du Mois » dans *Crisis*, le magazine que dirigeait Du Bois. Cette mise à l'honneur par la plus importante et la plus puissante organisation de défense des droits civils fut accompagnée d'un portrait dans lequel étaient soulignées son action contre l'impérialisme des Belges au Congo ainsi que ses activités les plus récentes en tant que pasteur à Louisville au Kentucky où il officiait depuis son départ de l'APCM en 1910 (Du Bois 1915b : 15). C'est en ce même mois de mai 1915 que Du Bois publia son article intitulé « The African Roots of the War », « Les racines africaines de la guerre », sa déclaration la plus clairement politique au sujet de l'Afrique. Il écrit ainsi dans les pages du magazine *Atlantic Monthly*, le plus populaire des mensuels littéraires blancs :

« Tout a commencé avec la Belgique, et d'une manière aussi curieuse que la présente guerre. Beaucoup d'entre nous se souviennent de la grande solution que Stanley a apportée au puzzle de l'Afrique centrale lorsqu'il dessina le tracé du majestueux fleuve Congo, s'étendant sur mille six cent miles, de Nyangwe jusqu'à la mer. Le monde prit subitement conscience que c'était là la porte vers les richesses de l'Afrique centrale. Il ne progressa pas facilement, mais Léopold de Belgique fut le premier à suivre ses traces, ce qui donna naissance à l'Etat indépendant du Congo – Vive ce nom ! Mais l'Etat indépendant du Congo, avec toutes ses proclamations grandiloquentes au sujet de la Paix, de la Chrétienté et du Commerce, dégénérant dans le meurtre, la mutilation et le vol caractérisé, se distingue seulement par le degré et la concentration du viol qu'il commet, mais qui est le destin de tout ce continent africain déjà furieusement mutilé par le commerce des esclaves. Ce commerce sinistre, sur lequel furent largement bâtis l'Empire britannique et la République américaine, coûta à l'Afrique noire pas moins de cent millions d'âmes, causa le naufrage de sa vie politique et sociale et laissa le continent dans un état d'impuissance propice à l'agression et à l'exploitation. Le mot « Couleur » devint, au niveau mondial, un synonyme d'infériorité, celui de « Noir » perdit sa majuscule et l'Afrique devint un autre mot pour désigner la bestialité et la barbarie.

Le monde se mit alors à investir dans le préjudice de la couleur. La « ligne de la couleur » commença par procurer des dividendes. Car en effet la cause devint plus profonde à mesure que l'exploration de la vallée du Congo s'élevait en un enjeu de la lutte pour la partition de l'Afrique ». (Du Bois 1915a : 643).

Le biographe de Du Bois, David Levering Lewis, écrit de ce texte qu'il est « l'une des plus grandes réussites analytiques du début du 20^e siècle » au sujet de l'impérialisme, précédant d'ailleurs de deux ans le célèbre texte de Lénine sur le sujet (Lewis 1903 : 503-504). Bien que le nom de Sheppard ne soit pas mentionné dans cet article, ce dernier s'ouvre néanmoins par la description de l'impérialisme belge et fut rédigé au moment

même où paraissait l'hommage à l'œuvre de Sheppard dans le journal *Crisis*. Le point de vue de Du Bois, clairement influencé par Sheppard, a connu une évolution significative depuis la fin des années 1890, moment où Du Bois tenta d'agir comme collaborateur au Congo, notamment en matière « d'échanges commerciaux entre l'Etat indépendant du Congo et les Noirs des Antilles et des Etats-Unis » (Du Bois 1987 : 48). Chez Du Bois, la critique de l'impérialisme européen (dont le Congo était l'illustration parfaite) s'intensifiait en même temps qu'il reconnaissait les exploits de Sheppard. Et à partir du moment où Du Bois fit de l'Afrique un sujet politique, en l'occurrence durant la première Guerre Mondiale, il entretint une relation personnelle avec Sheppard, qu'il invita pour prononcer un discours lors de la conférence du NAACP sur l'autodétermination africaine en 1919, aux côtés du parolier, diplomate, romancier et activiste James Weldon Johnson (Contee 1972 : 20). On constate par conséquent qu'une des versions les plus importantes du siècle au sujet de l'économie politique de la race et de l'impérialisme naquit au sein des réseaux littéraires afro-américains, et notamment à propos du Congo.

Conclusions

Booker T. Washington meurt en 1915. L'année suivante, Marcus Garvey, son ancien correspondant, s'installe aux Etats-Unis. Dans la décennie qui suit la mort de Washington, le populaire UNIA de Garvey devient le plus grand mouvement afro-américain. Qualifié de mouvement « Back-to-Africa », il développe l'intérêt des Noirs pour leur héritage africain et transforme l'opinion des Américains au sujet de l'Afrique. Néanmoins, l'importance de ce mouvement ne peut se comprendre que comme résultant de l'action de réseaux transatlantiques préexistants. Notre enquête sur la carrière de Washington et la culture politique noire de cette période révèle que les Etats-Unis n'étaient pas un terreau vierge pour Garvey et les autres qui l'ont suivi. Et même si Washington exerça une grande influence, il fut lui-même influencé par Sheppard, qui était lui-même dans la lignée de Blyden et des autres. L'Afrique constituait déjà bien plus qu'un héritage lointain aux yeux des écrivains afro-américains. Bien qu'aujourd'hui les rapports avec le Congo soient moins bien connus que ceux avec d'autres pays africains, les débats politiques au sujet du Congo montrent la profondeur et la diversité de l'intérêt américain pour l'Afrique. Même des personnalités considérées comme conservatrices et provinciales comme Washington s'engageaient au sujet de l'Afrique. Ainsi, bien que la part la plus importante de l'attention portée au travail politique de Washington se concentre sur ses idées en matière de progression raciale aux Etats-Unis mêmes, l'implication des plus importantes figures afro-américaines de la fin du 19^e et du début du 20^e siècles dans ces mouvements transatlantiques mériterait qu'on y consacre des recherches méticuleuses. En effet, ces mouvements n'étaient pas purement mythiques ou exceptionnels, mais agissaient au cœur de la fabrique de la culture politique afro-américaine. C'est en effet par la combinaison d'une identification raciale et d'une identification politique que Washington, Du Bois, Sheppard et beaucoup d'autres contribuèrent au développement d'un souci pour l'Afrique qui, d'un même geste, éclairait la situation américaine et jetait les bases d'une identité diasporique à laquelle l'Afrique contemporaine est toujours attachée.

Note sur les ouvrages francophones par Pierre Lannoy

Il existe peu d'ouvrages en français traitant spécifiquement de l'histoire des Afro-américains antérieure à la seconde Guerre Mondiale et de ses principaux personnages. On pourra consulter cependant : Ph. PARAIRE, 1993, *Les Noirs américains : généalogie d'une exclusion*. Paris : Hachette; ou N. BACHARAN, 1998. *Histoire des Noirs américains au 20^e siècle*. Bruxelles : Complexe.

Pour des ouvrages plus généraux mais qui évoquent certains des personnages traités ici, voir entre autres A. KASPI, 1986. *Les Américains. Vol. 1 : Naissance et essor des Etats-Unis*. Paris : Seuil; H. ZINN, 2002 (éd. or. 1980). *Une histoire populaire des Etats-Unis. De 1492 à nos jours*. Marseille : Agone; J. PORTES, 2003. *Etats-Unis : une histoire à deux visages. Une tension créatrice américaine*. Bruxelles : Complexe.

Sur certains aspects de la littérature afro-américaine de la période concernée, on pourra consulter, outre la traduction française de l'ouvrage de P. GILROY, Le beau livre de M. FABRE, 1999. *La rive noire : les écrivains noirs américains à Paris, 1830-1995*. Marseille : André Dimanche; ou l'ouvrage collectif dirigé par C. RAYNAUD, 2005. *La couleur du temps dans la culture afro-américaine*. Tours : Editions de l'Université François Rabelais, Cahiers de recherches afro-américaines.

Le seul ouvrage consacré en français à B.T. Washington est, à ma connaissance, celui de J.F. CABRIÈRES, s.d. (c. 1937). *Booker Washington : éducateur de sa race*. Genève : Labor, mais qui est en fait une compilation des « meilleures pages » de *Up from Slavery* et d'extraits d'écrits ultérieurs. Sur W.E.B. Du Bois, voir P.J. SIMON, 1991. *Histoire de la sociologie*. Paris : PUF (pp. 440-452); ou P. SAINT-ARNAUD, 2003. *L'invention de la sociologie noire aux Etats-Unis d'Amérique*. Paris : Syllepse. *The Souls of Black Folk* de W. E. B. DU BOIS est disponible dans des éditions françaises : une première traduction, signée par J.-J. FOL, fut publiée sous le titre *Ames noires. Essais et nouvelles aux éditions Présence africaine à Paris en 1959*; une nouvelle traduction, signée par M. BESSONE, est parue en 2004 sous le titre *Les âmes du peuple noir*. Paris : Editions Rue d'Ulm.

Enfin, pour des éléments sur la branche américaine de la Congo Reform Association, on pourra consulter : J. MARCHAL, 1996. *E.D. Morel contre Léopold II. L'Histoire du Congo 1900-1910*, 2 volumes. Paris : L'Harmattan; ou A. HOCHSCHILD, 1998. *Les fantômes du Roi Léopold. Un holocauste oublié*. Paris : Belfond.

Références bibliographiques

BAKER, Houston,

1987. *Modernism and the Harlem Renaissance*. Chicago : University of Chicago Press.

2001. *Turning South Again : Re-Thinking Modernism/Re-Reading Booker T. Durham*, North Carolina : Duke University Press.

CONTEE, Clarence, 1972. « Du Bois, the NAACP, and the Pan-African Congress of 1919 », *The Journal of Negro History*, 57 (1), pp. 13-28.

DU BOIS, W. E. B.,

1897. « On Migration to Africa », in Herbert Aptheker (éd.), 1985, *Against Racism : Unpublished Essays, Papers, Addresses, 1887-1961*, pp. 43-49. Amherst : University of Massachusetts Press.

1915a. « The African Roots of the War », in David Lewis (éd.), 1995, *W. E. B. Du Bois : A Reader*, pp. 642-651. New York : Henry Holt.

1915b. « Men of the Month : A Missionary », *Crisis*, 10 (1), p. 15.

GILROY, Paul, 2003. *L'Atlantique noir. Modernité et double conscience*. Paris : Kargo [éd. or. 1993, *The Black Atlantic : Modernity and Double Consciousness*. Cambridge, Massachusetts : Harvard University Press].

HARLAN, Louis,

1966. « Booker T. Washington and the White Man's Burden », *American Historical Review*, 71 (2), pp. 441-467.

1972. *Booker T. Washington : The Making of a Black Leader, 1856-1901*. New York : Oxford University Press.

1983. *Booker T. Washington : The Wizard of Tuskegee, 1901-1915*. New York : Oxford University Press.

HOBBSBARN, Eric, 1989. *L'ère des empires, 1875-1914*. Paris : Hachette [éd. or. 1987, *The Age of Empire, 1875-1914*. New York : Pantheon].

HOLT, Rackham, 1964. *Mary McLeod Bethune : A Biography*. Garden City, New York : Doubleday.

LEWIS, David, 1993. *W. E. B. Du Bois : Biography of a Race, 1868-1919*. New York : Henry Holt.

LOGAN, Rayford, 1965. *The Betrayal of the Negro : From Rutherford B. Hayes to Woodrow Wilson*. New York : Collier.

MATHEWS, Basil, 1948. *Booker T. Washington : Educator and Interracial Interpreter*. Cambridge, Massachusetts : Harvard University Press.

« More About the Congo », 1907. *Voice of the Negro*, 4 (1), pp. 14-15.

PICKENS, William, 1921. « The American Congo : Burning of Henry Lowry », *Nation*, 112, pp. 426-428.

SHEPPARD, William, 1908. « From the Bakuba Country », in Robert Benedetto (éd.), 1996, *Presbyterian Reformers in Central Africa*, pp. 281-283. New York : EJ Brill.

SKINNER, Elliot, 1992. *African Americans and US Policy toward Africa, 1850-1924*. Washington, DC, Howard University Press.

TWAIN, Mark, 2004. *Le soliloque du Roi Léopold. Satire*. Paris : L'Harmattan [éd. or. 1905, *King Leopold's Soliloquy : A Defense of his Congo Rule*, in Louis Budd (éd.), 1992, *Mark Twain : Collected Tales, Sketches, Speeches and Essays, 1891-1910*, pp. 661-686. New York : Library of America].

WASHINGTON, Booker,

1903. *L'autobiographie d'un nègre*. Paris : Plon [éd. or. 1901, *Up From Slavery*, in Louis Harlan et Raymond Smock (éds), 1972-1989, *The Booker T. Washington Papers*, 1, pp. 211-388. Urbana : University of Illinois Press].

1904. « Cruelty in the Congo Country », in Louis Harlan et Raymond Smock (éds), 1972-1989, *The Booker T. Washington Papers*, 8, pp. 85-90. Urbana : University of Illinois Press.

1909a. « The African at Home », *Colored American Magazine*, 17 (4), pp. 261-273.

1909b. « The African at Home », *The Outlook*, 93 (1), pp. 19-26.

1914. *Letter to Marcus Mosiah Garvey*, in Louis Harlan et Raymond Smock (éds), 1972-1989, *The Booker T. Washington Papers*, 13, pp. 133-134. Urbana : University of Illinois Press.

1969 [1909]. *The Story of the Negro : The Rise of the Race from Slavery*. New York : Negro Universities Press.

WELLS, Ida, 1895. *A Red Record*, in Jacqueline ROYSTER (éd.), 1997, *Southern Horrors and Other Writings : The Anti-Lynching Campaign of Ida B. Wells, 1892-1900*, pp. 73-157. New York : Bedford/St. Martin's.